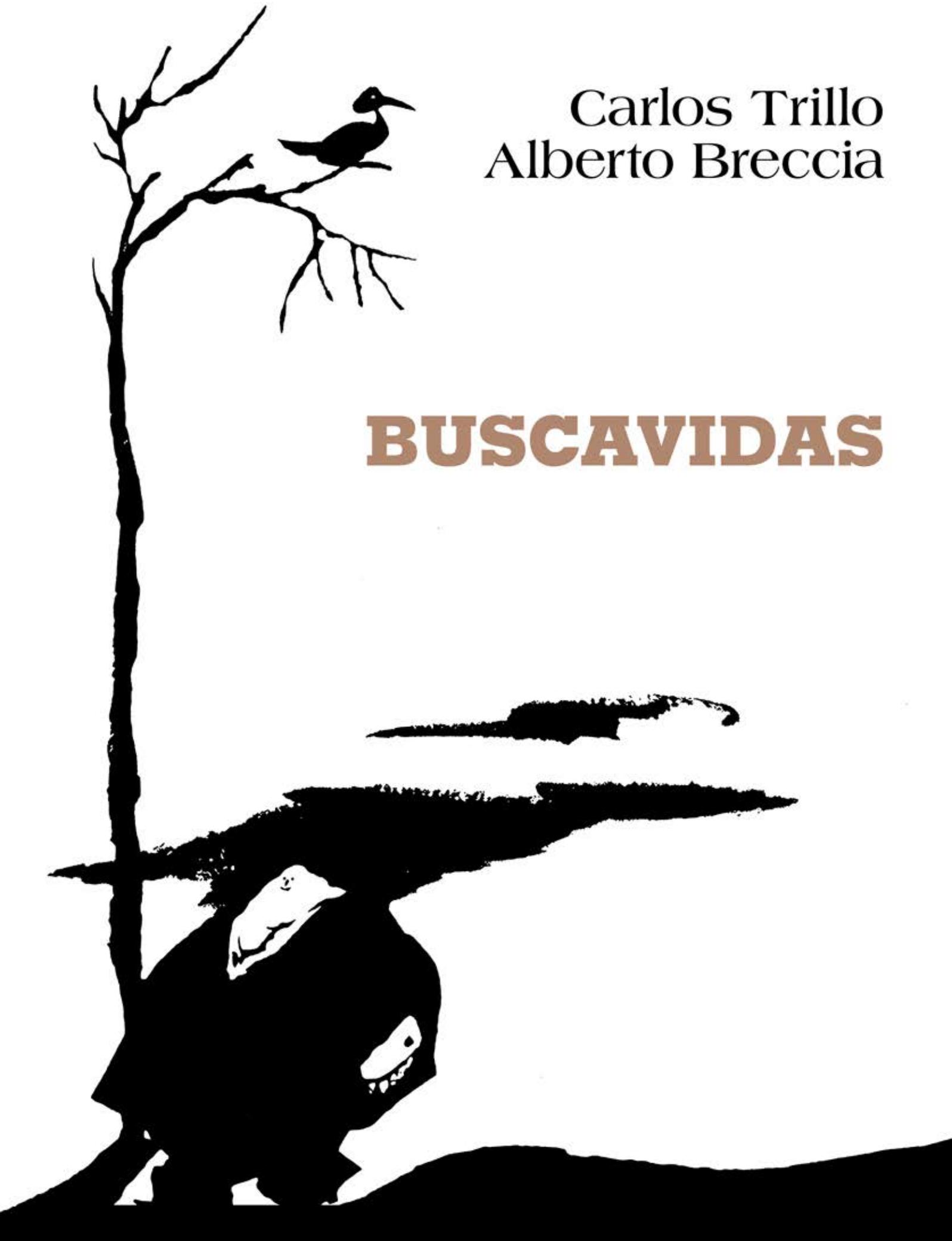


Carlos Trillo  
Alberto Breccia

# BUSCAVIDAS





Alberto Breccia

Carlos Trillo

# **BUSCAVIDAS**

Traduit de l'espagnol par Sylvestre Zas

RACKHAM



# BUSCAVIDAS, MIROIR NOIR DE SON TEMPS

Dans une lettre envoyée à son agent pour l'Europe en décembre 1992, qui accompagnait les reproductions du treizième épisode de *Buscavidas*, Alberto Breccia écrivait ceci : « J'aimerais voir *Buscavidas* publié sous forme de livre. Je le considère comme l'un de mes meilleurs travaux, dessiné pendant la tyrannie, original et truffé de clés cachées. Pardonne mon manque de modestie. »

Avec *Un certain Daneri* et *Qui a peur des contes de fées ?*, *Buscavidas* est l'une des œuvres majeures issues de la collaboration entre Carlos Trillo et Alberto Breccia. Longue de presque dix ans (de 1975 à 1984), celle-ci a vu naître – en plus des œuvres précitées – de nombreuses histoires courtes ainsi que plusieurs adaptations de textes littéraires. Les récits se déroulaient tout au plus sur une dizaine de pages, même lorsqu'ils s'articulaient autour d'un personnage ou d'un thème unique. Ce choix répondait non seulement aux critères de publication en revue (la plupart du temps destinée au marché européen) mais aussi à l'écriture de Trillo qui affectionnait les scénarios aux allures de petits contes moraux, et bien entendu à la prédilection de Breccia pour les histoires courtes.

En effet, Breccia en avait fini avec les séries à rallonge dont le travail pouvait s'étaler sur des mois, voire des années, et s'était résolument tourné vers des espaces narratifs composés de peu de pages. Il s'en justifia ensuite à plusieurs reprises, expliquant que « cela le sauvait de l'ennui » et lui permettait d'expérimenter des solutions graphiques différentes, annonciatrices de ce qui allait devenir la pierre angulaire de la suite de son œuvre : la conviction que le style du dessin doit s'adapter à l'atmosphère du récit, et non l'inverse. Il avait initié cette recherche quelques années plus tôt en travaillant sur le cycle des *Mythes de Cthulhu*. Il y alternait alors un dessin très classique, parfois à la limite de l'académisme, et un style franchement expressionniste, tout en s'essayant à des techniques encore inexplorées comme le monotype et le collage. Cette nouvelle grammaire visuelle se développe dans *Un certain Daneri*, où Breccia explore en profondeur les possibilités du monotype, mis au service des ambiances mélancoliques suggérées par Trillo. L'expressionnisme breccien y confine toute son empathie pour une humanité blessée et souffrante. Il parvient alors à un point de non-retour, sans doute également affecté par l'échec, un an plus tard, de la reprise du très classique et commercial *Vito Nervio*. C'est l'époque du *Cœur révélateur*, de *La Poule égorgée* ou encore de *La Patte de singe* et, à chaque fois, Breccia s'ouvre aux expérimentations et aux changements. Il se pose de nouveaux défis qu'il résout de façon brillante. Ce polymorphisme ne cesse de s'enrichir de registres jusqu'ici inexploités. Ainsi, dans les adaptations des contes des frères Grimm, réalisées en 1979 et plus tard compilées dans *Qui a peur des contes de fées ?*, la corde du grotesque s'ajoute cette fois à l'arc visuel du dessinateur, marquant un changement substantiel du point de vue de l'auteur. En effet, d'empathique et compatissant, le regard de Breccia sur la réalité et sur l'Homme en général se fait désenchanté, pessimiste voire cynique.

Cette teinte inédite prend toute son ampleur dans les pages de *Buscavidas*. Lugubre entrée en matière, *Le Jaloux*, premier épisode du futur recueil, parut en novembre 1981 dans le numéro 11 de la revue satirique *Superhumor* alors que l'Argentine traversait l'un des moments les plus sombres de son histoire. Le « Processus de réorganisation nationale », piètre euphémisme pour désigner la répression féroce de toute forme d'opposition politique au régime dictatorial en cours depuis cinq ans, qui fera 15 000 morts et plus de 30 000 disparus, avait réduit le pays à une sorte de gigantesque camp de concentration. Si l'heure n'était plus aux rafles et autres assassinats et enlèvements planifiés, croupissaient encore dans les prisons, clandestines ou non, des centaines d'innocents. Une lourde chape de peur écrasait un pays où tout un chacun était à la merci des abus les plus abjects de ses tortionnaires. La censure s'abattait toujours sur la presse mais, sous couvert d'humour et de causticité, *Superhumor* se risquait à

montrer dans ses pages des histoires qu'aucun autre éditeur n'aurait osé publier, comme Trillo le rappela : « Nous étions réfugiés dans une revue de bandes dessinées et ce n'était pas là que la censure allait chercher ses proies... ». Dans plus d'une des histoires publiées par la revue on retrouvait des références plus ou moins voilées à cette épouvantable réalité. Carlos Trillo imagine alors un personnage pour le moins déconcertant, Buscavidas – littéralement, le « Cherche-vies » –, collectionneur anonyme de récits sordides et de secrets inavouables glanés çà et là. Autour de lui, il tisse de courts contes imbibés d'humour noir aux faux airs de blague, révélant tous *in fine* des situations aussi implacables que cruelles. Les textes de Trillo puisent allègrement dans des exemples de petitesse d'esprit, de goujaterie, d'opportunisme et de pusillanimité. L'auteur use aussi de détails précis tels que des murs, des cages à fous, des fils barbelés électriques... Autant de thèmes et motifs qui dévoilent le caractère effroyable de la condition humaine. À cela, Alberto Breccia ajoute une kyrielle d'éléments graphiques issus de ses propres recherches, d'icônes surgissant de son imagination et de figures imposées par la seule réalité. Le personnage principal en est directement tiré : c'est une masse flasque, blanche et ineffable, dont les traits à peine esquissés rappellent la tête d'un ver et suscitent simultanément attraction et répulsion.

« Je ne vis pas dans une bulle, aimait répéter le dessinateur. Tout ce qui m'entoure finit par échouer dans mes dessins. » Tout en respectant à la virgule près les textes et dialogues initiaux, Breccia pousse ainsi dans l'horreur la blague crapuleuse de Trillo, cette descente inexorable dans les tréfonds de l'âme humaine. « Je me souviens de quelques discussions préalables pour définir l'ambiance des histoires, se rappellera le scénariste. Je lui remettais les scénarios après avoir vu les dessins de l'épisode précédent. [...] Un regard, un personnage secondaire, un bâtiment distors m'aidaient à mieux définir l'ambiance de l'histoire suivante. [...] Le caractère mesquin ou monstrueux des personnages qui ont surgi dans cette bande dessinée est certainement lié à ce que me renvoyaient les images créées par Alberto. [...] Une collaboration est toujours un pacte où chacun des deux tente de faire coïncider une partie de ses propres fantasmes avec les fantasmes de l'autre... »

Ainsi, dès le deuxième chapitre de *Buscavidas*, poétiquement et ironiquement intitulé *Histoire pour un après-midi de pluie*, et dans les suivants, des huis clos aux contours avilis se fondent peu à peu à des paysages striés de soleils noirs, d'arbres assoiffés, de rues échouées entre des immeubles faméliques et fleurissent des tombeaux et des pancartes arborant des « Oui » et des « Non ». En clin d'œil narquois adressé au lecteur, une case de la deuxième planche de *Persécuté* présente punaisé à un mur de commissariat un autoportrait de Breccia lui-même, auréolé de la mention « Recherché », tandis que sur le bureau de l'officier trône un crâne en guise de presse-papier. Chaque nouvel épisode donne l'opportunité à Breccia de multiplier les signes évocateurs. Un peu plus loin, il grillage, hachure et quadrille vêtements et espaces, joue sur le dynamisme et l'immobilisme de ses formes en affublant des policiers figés de rictus de squelette (*Zéro de conduite*), ou bien grime les visages sous des lunettes opaques (*La vie est un feuilleton*) – image récurrente dont Breccia expliquera le sens dans le tout dernier épisode. Au fil des récits surgissent encore un fou au costume rayé avec une tête de milicien, des acronymes sibyllins ornant les bords des cases, et un crâne aux yeux bandés, faisant directement référence aux milliers de morts anonymes qui s'entassaient dans les fosses communes. En fait, Breccia dessine tout ce que Trillo ne peut écrire.

Si *Buscavidas* mêle grotesque et horreur, c'est dans le but de priver le lecteur de l'espoir de déceler dans le conte moral de Trillo une quelconque trace du Bien. Chaque histoire engloutie par Buscavidas n'est que perfidie, trahison et déchéance sans fin ni retour. D'infamie en infamie, la perversion et le Mal absolu règnent en maîtres et sans partage ni concession. Et les inventions graphiques du dessinateur ne font qu'accélérer ce processus descendant, renvoyant comme dans un miroir toute la monstruosité de la réalité qui l'entoure. Rien ne semble pouvoir arrêter cette chute vertigineuse. Et pourtant... c'est bien le même Breccia qui, tout en choisissant de peindre ce retable de la misère humaine à l'acrylique blanc sur des cases qu'il a préalablement entièrement noircies, donne son sens à ce plongeon dantesque, en en faisant une recherche désespérée du Bien au plus profond des ténèbres.

## NOTES SUR LA PRÉSENTE ÉDITION

Comme d'autres œuvres de Breccia, *Buscavidas* n'a pas eu une vie facile. Après sa publication dans *Superhumor*, le dessinateur envoya les planches originales en Europe dans l'espoir de les voir reprises par d'autres supports. Les moyens de reproduction disponibles à l'époque étant soit trop onéreux, soit pas assez fiables, c'était en effet l'unique façon d'en assurer la diffusion. Le recueil fut ainsi publié en Italie dans les revues *Alter Alter* et *L'Eternauta* en 1983 et 1984. Quelques années plus tard, les planches originales furent envoyées en Espagne dans le même but mais, confiées à un intermédiaire peu scrupuleux, elles disparurent dans leur totalité. Il n'en reste à ce jour aucune trace.

Tout comme dans le précédent opus publié par Rackham en 2001, la présente édition a donc été établie sur la base du matériel mis à disposition par les revues qui ont publié l'œuvre (pour l'essentiel, des films ayant servi à l'impression), intégré par des copies de pages retrouvées dans les archives de l'auteur.

Tous ces documents ont fait l'objet d'un minutieux travail de restauration, suivant parfois des indications données de son vivant par Breccia lui-même. Grâce à l'édition de *Buscavidas* publiée en Argentine par Doedytores et réalisée à partir des pages de *Superhumor*, il a été possible d'inclure des détails manquants et de corriger certaines erreurs apparaissant encore dans l'édition de 2001.

La présente édition comprend également un quatorzième épisode publié en 1984 dans la revue italienne *L'Eternauta*. Ces pages scénarisées par Breccia n'avaient pas été incluses dans la première édition française à la demande de Carlos Trillo qui considérait qu'elles ne faisaient pas partie de l'œuvre originelle. Mais il avait regretté son choix à parution ; c'est pour cela que nous les présentons ici.

Une dizaine d'années après la mort d'Alberto Breccia, une partie conséquente de ses archives ont été retrouvées par sa veuve, classées au milieu de documents plus accessoires. Pour l'essentiel, il s'agit d'études préparatoires et d'esquisses qu'il avait pour coutume de détruire une fois le travail achevé. Incroyable coup du sort, parmi ces documents se trouvait presque l'intégralité des ébauches de *Buscavidas*. Ces feuilles éparses offrent un éclairage inestimable sur la méthode de travail de Breccia ainsi que sur ses époustouflantes qualités de dessinateur, qu'il s'agisse de simples linéaments, voire de seuls chiffres ou annotations au sein des cases, ou bien d'un galbe de plus en plus léché où le mutisme provisoire laisse déjà tout envisager et comprendre de la mélancolie et de l'atrocité à éclore. Nous les reproduisons en fin de volume, dans l'ordre chronologique des épisodes.



**BUSCAVIDAS**

**LE JALOUX**



(BIEN... IL N'Y A PLUS QU'À ATTENDRE QU'IL COMMENCE SON HISTOIRE.)



QUAND JE BOIS, JE ME SOUVIENS D'ELLE.



(BIEN... PLUS VITE QUE JE NE PENSAIS.)



PLUIS, AU CINQUIÈME OU SIXIÈME VERRE, JE COMMENCE À L'OUBLIER; À LA FIN, JE FLOTTE TOUT SEUL DANS LES AIRS ET IL Y A PLEIN DE TRAINS QUI PASSENT DANS MA TÊTE.



« JE L'AIMAIS ET ELLE M'AIMAIT. »



« MAIS J'ÉTAIS JALOUX ET JE LA HARCELAIS DE REPROCHES. »



TU L'AS REGARDÉ!  
TU AS REGARDÉ CE TYPE!

RENDS-MOI UN SERVICE, COMME ÇA TU NE DOUTERAS PLUS DE MON AMOUR.



CRÈVE-MOI LES YEUX.



« JE L'AI FAIT ET J'AI COMPRIS À QUEL POINT ELLE M'AIMAIT. »



GARÇON... UN AUTRE WHISKY



« QUELQUES JOURS PLUS TARD, NOUS ÉTIONS DANS UN BAR. ELLE ALLA AUX TOILETTES ET DÛT DEMANDER DE L'AIDE POUR REVENIR À NOTRE TABLE. »



PAR ICI, MA-  
DEMOISELLE.

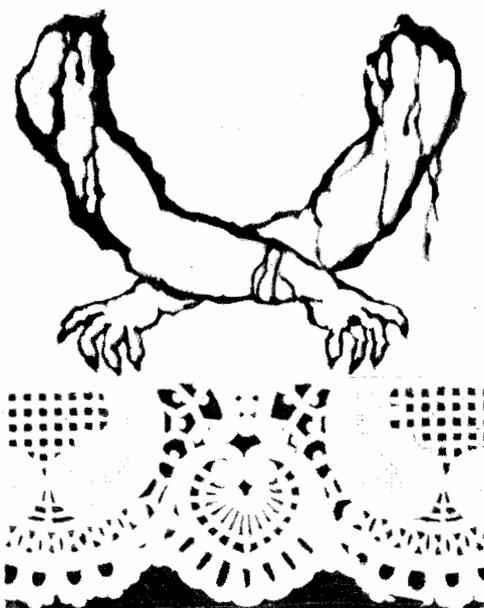
MERCI,  
MONSIEUR.



TU L'AS TOUCHÉ!  
TU AS TOUCHÉ  
CET INCONNU!



TU DOUTES ENCORE  
DE MON AMOUR. DANS  
CE CAS, COUPE-MOI  
LES BRAS.



VOUS CROYEZ  
QUE JE ME SUIS  
SENTI MIEUX,  
APRÈS L'AVOIR  
MUTILÉE?  
HA, HA, HA!





ÇA FAIT DES NUITS  
QUE TU NE DORS  
PAS. QU'EST-CE  
QUI T'ARRIVE?

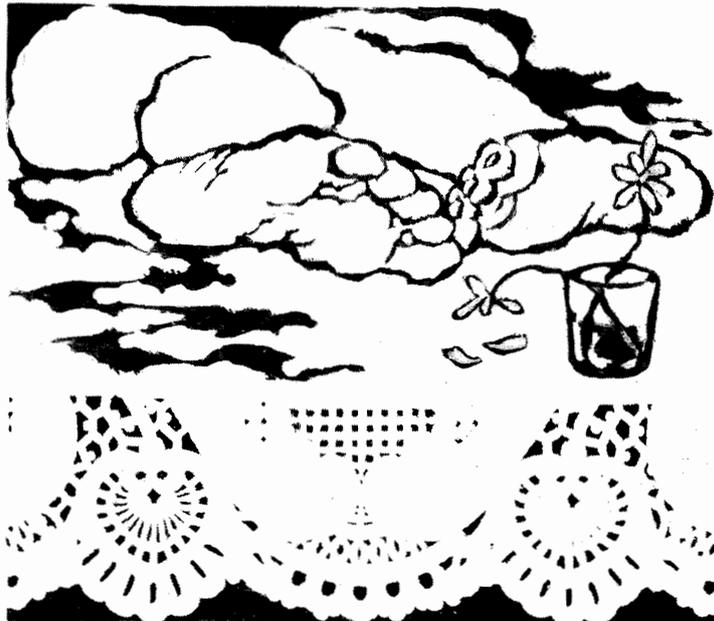
J'AI  
PEUR.



PEUR QUE TU TE  
BARRES AVEC UN AUTRE.  
TU COMPRENDS ?



JE NE VEUX PAS  
QUE TU SOUFFRES.  
COUPE-MOI LES  
JAMBES.



JE L'AI FAIT ET  
CELA M'A RASSURÉ.  
J'AI COMMENCÉ  
À SORTIR TOUS LES  
SOIRS. J'ÉTAIS TRAN-  
QUILLE, CONFIAINT.



«JE POUVAIS REN-  
TRER À N'IMPORTE  
QUELLE HEURE. ELLE  
ÉTAIT TOUJOURS LÀ  
À M'ATTENDRE.»



MAIS  
UNE NUIT...

ELLE EST PARTIE!  
ON L'A ENLEVÉE!  
COMMENT? QUI ?



J'AI MARCHÉ, DÉAMBULÉ DANS LES RUES. JE L'AI CHERCHÉE COMME UN FOU.



J'AI FINI PAR LA RETROUVER. ELLE ÉTAIT PARTIE AVEC LE PROPRIÉTAIRE D'UN CIRQUE.

DE PREMIÈRE  
LE PLUS BEAU TRONC  
DU MONDE



ELLE ÉTAIT HEUREUSE AVEC LUI. ELLE AVAIT TOUJOURS EU LE DÉSIR SECRET DE DEVENIR UNE STAR, DE MONTER SUR UNE SCÈNE POUR QU'ON LA REGARDE.



GARÇON, UN AUTRE WHISKY!



À VOUS MAINTENANT.  
QU'EST-CE QUE VOUS  
ME RACONTEZ EN  
ÉCHANGE ?

RIEN.



JE N'AI PAS  
D'HISTOIRES À  
RACONTER, MOI.  
GARÇON, ENCAIS-  
SEZ MON CAFÉ.



(LA NUIT A  
ÉTÉ PRO-  
FITABLE.)



(CELLE-LÀ, JE  
L'ARCHIVE DANS LE  
CLASSEUR DES HIS-  
TOIRES D'AMOUR.)

*Chico*

**BUSCAVIDAS**

**HISTOIRE  
POUR UN  
APRÈS-MIDI  
DE PLUIE**



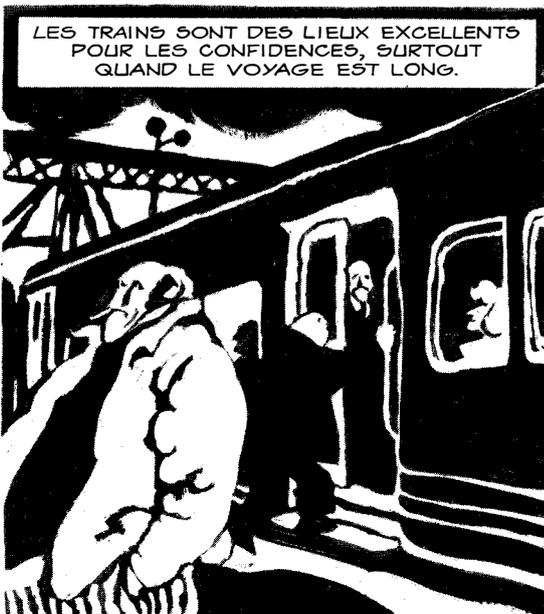
LES JOURS DE PLUIE, JE NE VAIS PAS À LA PÊCHE AUX HISTOIRES. POURQUOI JE ME MOUIL- LERAI? AVEC TOUTES CELLES QUE J'AI DÉJÀ...



LES JOURS DE PLUIE, JE PRENDS UN CLASSEUR, JE CHOISIS UNE TRANCHE DE VIE...



... ET JE ME LA REMÉMORE.



LES TRAINS SONT DES LIEUX EXCELLENTS POUR LES CONFIDENCES, SURTOUT QUAND LE VOYAGE EST LONG.

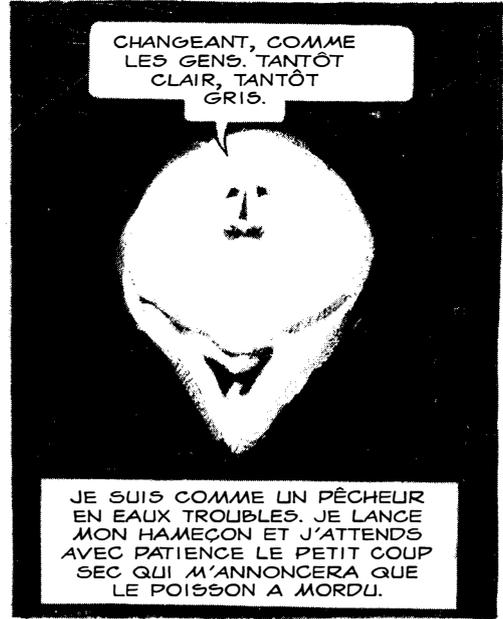


LE PLUS IMPORTANT, C'EST DE BIEN CHOISIR LE CANDIDAT.

**TOS** ... CATARROS  
... BRONQUITIS ...  
... RESFRIADOS  
**SIR GOMENOL CLIMENT**  
... EN TODAS LAS FARMACIAS DEL MUNDO

OUI, BIEN SÛR.

PARDON- NEZ-MOI, MONSIEUR. LA PLACE EST LIBRE?







MARCOS,  
LES TOILET-  
TES SONT  
BOUCHÉES.  
ESSAIEZ  
DONC DE  
FAIRE QUEL-  
QUE CHOSE!



ALORS,  
J'AI SONGÉ  
À LE TUER.



J'AI ACHETÉ  
CE REVOL-  
VER.



«ET JE ME SUIS  
PRÉPARÉ À COMMET-  
TRE L'ACTE QUI ME  
FERAIT REDEVENIR  
UN ÊTRE HUMAIN.»

(CE SOIR, AVANT  
LA FERMETURE,  
QUAND LA SE-  
CRÉTAIRE SERA  
PARTIE, JE LE...)



MARCOS...

J'AI QUELQUE  
CHOSE À VOUS  
DIRE, MARCOS...



LE DOCTEUR M'A DIT  
QUE J'ÉTAIS TRÈS  
MALADE ET QU'IL  
NE ME RESTAIT PLUS  
BEAUCOUP DE TEMPS  
À VIVRE.



DONNEZ-MOI UN  
COMPRIMÉ DE CE  
FLACON.



(JE DOIS FAIRE  
VITE, JE DOIS  
LE DESCENDRE  
AVANT QU'IL  
CRÈVE. C'EST  
MOI QUI  
DOIS...)

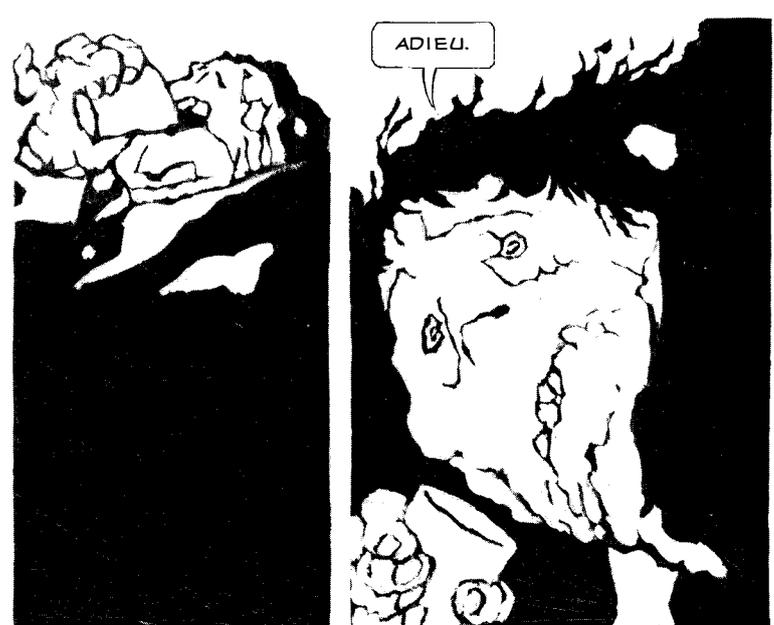


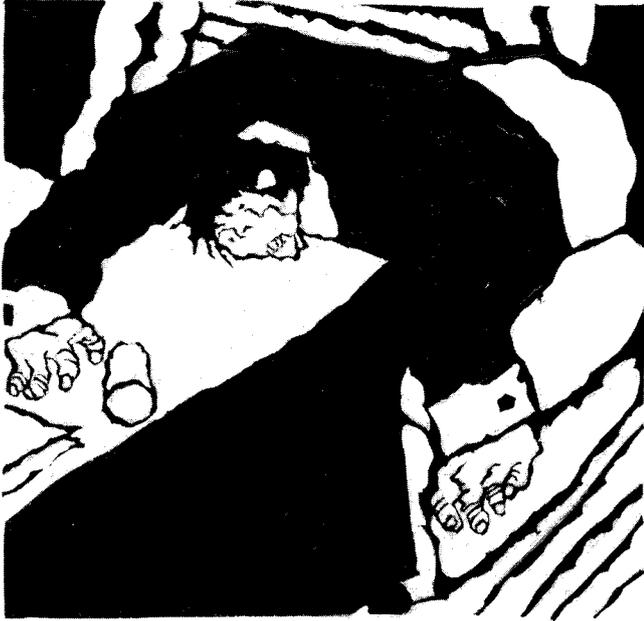
TENEZ.

MERCI.



ADIEU.





IL EST MORT!



TU NE M'AS PAS LAISSÉ LE TEMPS! TU T'ES EMPOISONNÉ, ORDURE!



QUELLE TERRIBLE HISTOIRE! IL NE VOUS A PAS PERMIS D'ACCOMPLIR VOTRE VENGEANCE.

CE N'EST PAS LE PIRE.



«LA POLICE EST VENUE ENQUÊTER SUR LA MORT DE JULIO.»



«ILS ONT TROUVÉ LE FLACON DE POISON.»



VOUS AVEZ LAISSÉ VOS EMPREINTES DESSUS, MARCOS. COMMENT EXPLIQUEZ-VOUS CELA?



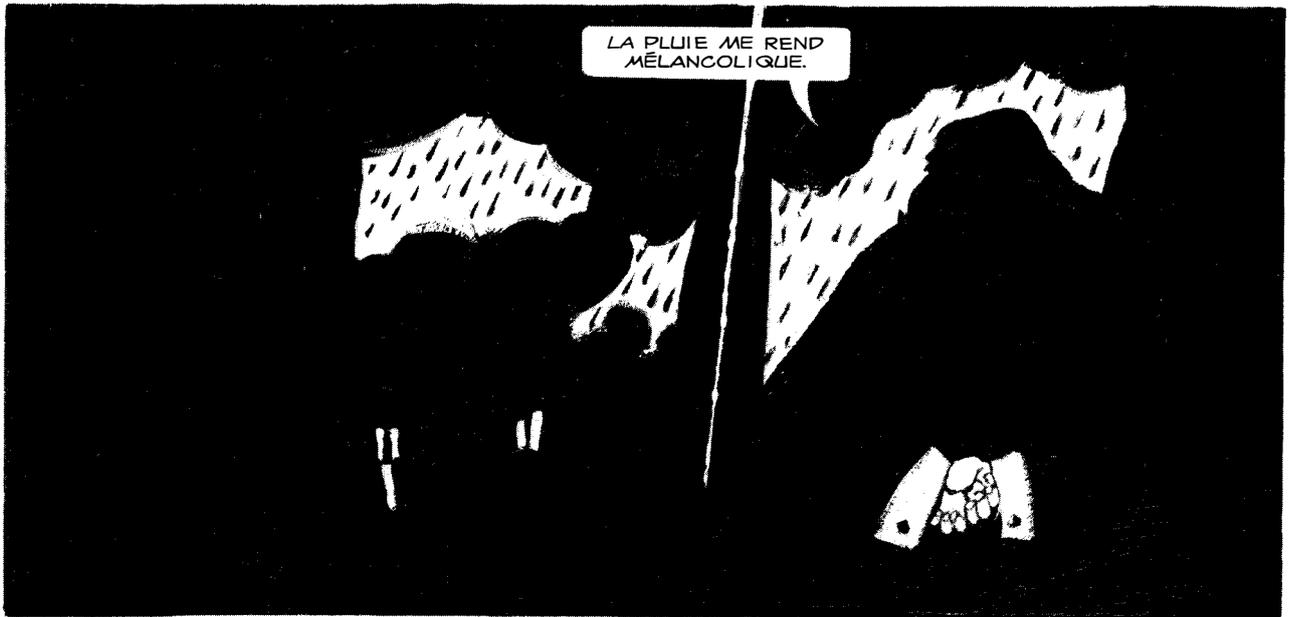
«JE ME SUIS ENFUI. JE SAIS QUE L'ÉTAU SE RENFERME SUR MOI. JE SAIS AUSSI QUE JULIO A TRAMÉ TOUT CELA POUR ME RUINER. À DÉFAUT D'ÊTRE SON ESCLAVE, JE SERAIS À JAMAIS ENFERMÉ DERRIÈRE LES BARREAUX D'UNE PRISON.»



IL NE ME RESTE QU'UNE CHOSE À FAIRE.



DANS LE CLASSEUR DES HISTOIRES DE SUICIDE, JE CHOISIS TOUJOURS CELLE-LÀ CAR IL Y A DEUX SUICIDES!



**BUSCAVIDAS**

**LE GRAND  
ET LE PETIT**



GUÉ!



GUÉ, GUÉ!



TU ME RECONNAIS,  
NON?

D'UN COUP, UNE HISTOIRE M'EST SERVIE  
SUR UN PLATEAU, SANS QUE JE L'AIE  
CHERCHÉE. ELLE DÉFILE DEVANT MOI  
COMME UN VIEUX FILM COMIQUE.



JE SUIS  
MARIO  
PEPE.  
ON M'AP-  
PELAIT  
GRAND.



UN DUO COMIQUE QUI IMITAIT LAUREL ET HARDY ET QUI EUT SES DIX MINUTES DE GLOIRE.



GRAND ÉTAIT LA BRUTE ÉPAISSE, LE TARE, LE GROS BRAS.





QU'EST-CE QUI SE PASSE ICI ?

CHAI PAS, MONSIEUR L'AGENT. JE CROIS QU'IL EST DEVENU FOU.



EMMENEZ-LE, VAUT MIEUX.



ALLONS ! ET NE RESISTE PAS !

MAIS... PETIT, TU M'AS DIT QUE...



JE M'EN SOUVIENS PARFAITEMENT. VOUS ÉTIEZ UN DUO TRÈS CÉLÈBRE.

SAVIEZ-VOUS QUE PETIT EST EN PRISON; CONDAMNÉ POUR VOL.



IL A VOLÉ LA CAISSE DU THÉÂTRE OÙ ON AVAIT UN PETIT BOULOT. LE PUBLIC S'ÉTAIT LASSÉ DE NOTRE DUO, MAIS PETIT VOULAIT CONTINUER MÊME SI ON FAISAIT UN BIDE.



ÇA ME DIT QUELQUE CHOSE... VOUS ÉTIEZ DANS LA MOUISE ...

C'ÉTAIT SUBTILE, CETTE HISTOIRE DE VOL. SUBTILE ET DÉLICATE. PETIT ET MOI, NOUS ÉTIIONS LES SEULS SUSPECTS.

MOI, ON NE POUVAIT PAS ME SOUPÇONNER, VU QUE JE SUIS L'IDIOT.



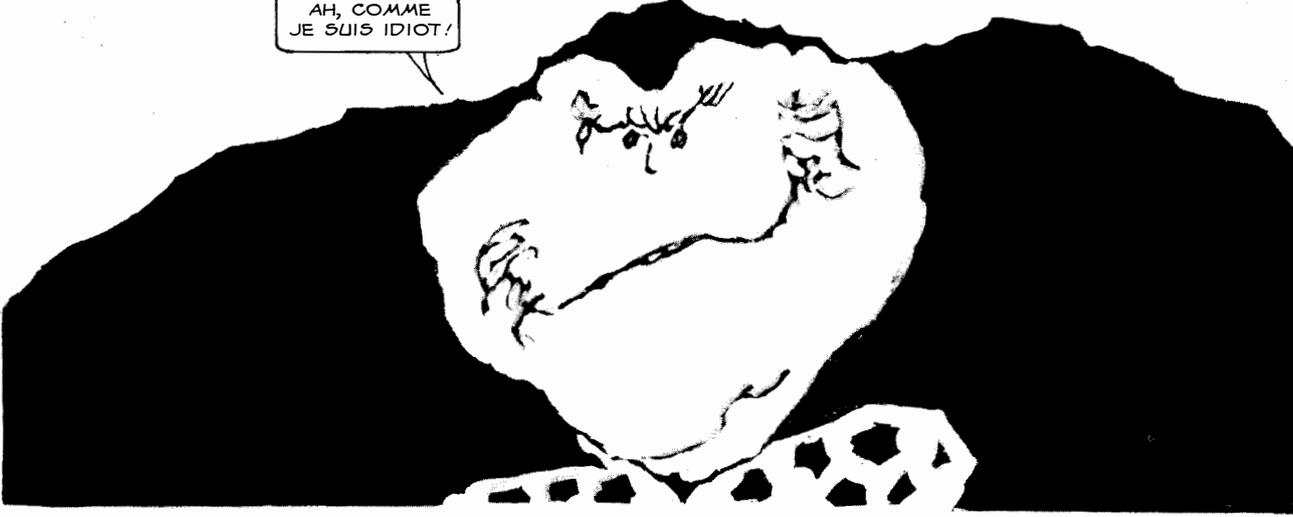
GLU, GLU, GLU!



CHICHI, CHICHI!



AH, COMME JE SUIS IDIOT!





PETIT CLAMAIT SON INNOCEENCE, MAIS PERSONNE NE LE CROYAIT. COMME IL N'A PAS RENDU L'ARGENT, IL A ÉCOPE DU MAXIMUM ET EN A POUR AU MOINS VINGT ANS DE PRISON, S'IL TIENT JUSQUE-LÀ.



EH! GRAND!

J'ARRIVE, MERY! ATTENDS QUE JE FINISSE DE PARLER AVEC CE MONSIEUR!



BELLE CAISSE, HEIN? ELLE EST À MOI.



MERY AUSSI EST À MOI.



C'EST CHOLLETTE,  
QU'ON PENSE QUE LES  
GRANDS SONT IDIOTS,  
N'EST-CE PAS, LE  
GROS?



GUÉ!



GUÉ, GUÉ!



CELLE-LÀ AUSSI, JE VAIS  
L'ARCHIVER DANS UN DE  
MES CLASSEURS. MAIS ELLE  
NE M'A PAS TROP PLU...



QUAND ÇA FINIT  
TROP BIEN, ÇA  
ME DÉPRIME.



ET PUIS, JE DÉTESTE  
QU'ON M'APPELLE LE  
GROS.